ANDRÉ GIDE

A propos de "Nouveaux Prétextes"

C'est ainsi que, dans les vies des Saints, nous voyons, par exemple, François naître à Assise, en cette Ombrie dont *la Porte étroite* nous montre « les blanches routes ». Son père était un riche marchand de cette ville, et François exerça, dans sa jeunesse, le métier de son père. Puis, comme il était marqué du signe des élus, il fit abandon de toutes ses richesses, se mit nu-pieds, prit une corde au lieu de ceinture, et, se contentant d'une simple tunique, il commença tout de bon la vie évangélique et apostolique dont il allait lever l'étendard, comme le disent les pieux Bollandistes.

Et c'est ainsi que je vois André Gide, il y a quelque quinze ans, importuné par les richesses intellectuelles qu'avaient entassées en lui des années de bibliothèques, secouer la poussière des livres pour marcher dans la poussière des routes et du désert, et vouloir se dépouiller de toute cette science qu'au prix de vivre, maintenant, il estime vaine. Des printemps ont passé sans qu'il les ait vus paraître. Et c'est comme une frénésie de vivre pour vivre qui l'a pris. Tandis que d'autres publiaient ou travaillaient, il a passé trois années de voyage à oublier au contraire tout ce qu'il avait appris par la tête. Il ne lui a plus suffi de lire que les sables des plages sont doux : il a voulu que ses pieds nus les sentent. Toute connaissance que n'a point précédé la sensation lui fut inutile. Tout, de la terre, jusqu'à la simple odeur de la nuit, lui parut passionnant. Toute émotion lui devint une ivresse, et tout désir une possession. Il appuie sur le rocher glacé les paumes de ses mains ardentes. Parce qu'il faut éprouver toutes les sensations, il s'asseoit sur les nattes des cafés maures ; il se force à rester assis quand un Arabe ivre fait tournoyer, près de sa tête, un grand coutelas. Il se contente — et c'est délicieux sans doute — de serrer à deux mains, très fort, sa grosse canne. Dans sa soif de goûter à tout, choisir lui est intolérable, puisque choix implique élimination. Lui qui n'a jamais souffert de la faim, il voudrait avoir assez faim, quelque jour, pour désirer manger de ces pois-chiches... J'espère bien, dit un de ses héros, avoir connu toutes les passions et tous les vices ; au moins les ai-je favorisés. Dilettantisme, s'écrieront quelques-uns. Que non pas ! Volonté sincère, impérieuse, unique peut-être, non pas même d'artiste, mais d'une âme — marquée, elle aussi, du signe des élus, — à qui l'unique vie que nous avons à vivre apparaît si complexe, si prodigieuse que, désespérant de l'embrasser tout entière d'un seul coup, elle s'efforce de trouver la réalisation de sa joie dans la ferveur. *Nos actes s'attachent à nous comme sa lueur au phosphore. Ils nous consument, il est vrai, mais ils nous font notre splendeur.* C'est à cette période de la vie d'André Gide, dont il est comme la synthèse et le couronnement, que se rattache *L'Immoraliste*. Car on ne jette point par-dessus bord à l'abîme, par la fenêtre aux mains qui se tendent, ses trésors de pensée, comme François le fit de ses richesses selon le monde.

Puis il en vint à sentir, à exalter la beauté de l'effort et du renoncement.

Ils demandèrent au roman de remplacer les grands mouvements qu'ils n'avaient point faits : ils lui demandèrent de satisfaire tant bien que mal le désir vague d'héroïsme que leur imagination gardait et que leur corps ne réalisait point... Devant toutes les voluptés, ils se privent, non en vue de récompenses futures qui ne les satisferaient pas, mais en vue d'actions glorieuses où leur force soit éprouvée, de sorte qu'ils la gardent entière.

Car du désir aussi l'on se fatigue, du désir qui

entre dans l'âme
Comme un étranger qui a faim.

Et puis, on finit par ne plus savoir ce que l'on désire. David a désiré, a possédé Bethsabée, la femme d'Urie. Mais quand on la lui amène, pour toujours, il ne la veut plus. Il faut qu'elle s'en aille ; il la hait. Ce que David désirait, — il l'a senti trop tard, — ce n'était point la femme d'Urie : c'était la paix que possédait Urie dans son petit jardin, à l'ombre du palais. Le désir est trompeur.

Efforcez-vous d'entrer par la porte étroite. Ce conseil, cet ordre que nous donne l'Évangile, et que se répète à lui-même, pour que nous les entendions, André Gide, écoutons-les. Il ne s'agit plus de s'en aller sur les mers au hasard du vent, sur les routes au gré de nos caprices : il faut gravir l'âpre montagne. Il n'y a plus, maintenant, que le sacrifice de soi-même qui importe, puisque ce n'est qu'au sommet du Thabor que l'on puisse être transfiguré. Lucien Jean, que des idées préconçues, qu'un système tout fait de nos relations avec le monde empêchèrent de saisir toute la portée et toute l'importance d'un livre tel que *L'Immoraliste*, parle de *cette folie de l'individu* qui hante André Gide et ses amis. Je ne doute plus qu'il ne se soit trompé. De toute l'œuvre d'André Gide, de bien autres enseignements découlent que ces brèves notes — ou, plutôt, ces sensations — ne peuvent même pas laisser entrevoir. Mais je ne puis pas ne point saluer en lui, aujourd'hui, un des maîtres de la génération qui se soulève.

De ce frémissement perpétuel, de cette volonté toujours tendant vers un but toujours plus noble, de cette « intelligence parfaite », — le mot est de Lucien Jean, — ces *Nouveaux Prétextes* sont une nouvelle affirmation.

— J'en veux mortellement, dit-il, *à toute théorie qui ne m'enseigne pas un emploi suffisant de ma force. Je languis dans les contrées sans risques et reconnais les Hespérides d'abord en entendant rugir le Dragon.*

Et à propos de la *Jeanne d'Arc*, de Péguy :

— Barrès ! Barrès ! Que ne comprenez-vous que ce dont nous avons besoin, ce n'est pas de confort (et j'entends : du confort de l'esprit), c'est d'héroïsme... Colette Baudoche aujourd'hui ne peut suffire. Certes, il faut des Colette et des Haviette : mais il nous faut, aussi, plus que cela. Que Péguy soit loué pour nous avoir proposé davantage !

Voici le Gide d'autrefois, — et qui, Dieu merci ! continue de vivre dans celui d'aujourd'hui, — lors de ce pittoresque *Voyage au Val d'Andorre :*

Peu avant d'arriver au col, nous nous assîmes un instant à côté d'une source parcimonieuse et sans beauté. Elle filtrait entre les feuilles de schiste, glacée ; on pense s'en humecter seulement, on ne peut se retenir d'y boire. Compagnons ! si j'eusse été seul, là je me serais arrêté, couché près de la source, j'aurais bu plus d'un verre.

Mais est-ce bien vous, André Gide, qui écrivez, au sujet de l'héroïsme d'Alissa de votre *Porte étroite* :

Héroïsme gratuit, oui, sans doute... Héroïsme absolument inutile...

vous de qui je lis ces lignes :

Que de héros cachés qui n'attendent que l'exemple du héros d'un livre, qu'une étincelle de vie échappée à sa vie pour vivre, que sa parole pour parler !

C'est votre surhumaine Alissa qui nous dit :

— *Ce consentement plein de délices, je ne puis le tenir pour véritable. La sainteté n'est pas un choix : c'est une obligation.*

Comme vous l'avez fait de Péguy, je vous loue de nous avoir, enfin, proposé davantage que le confort de l'esprit, que la satisfaction et la volupté du corps au contact de sensations perpétuellement renouvelées dans des pays nouveaux. Nous ne pouvons pas tous aller à Syracuse, à Blidah. Mais par la porte étroite que ne nous efforçons-nous d'entrer !

Certes, c'est encore vous qui le dites, nous lisons France sans tremblement, parce qu'il ne tremble pas, lui-même, depuis les profondeurs de l'âme. Mais j'aime votre inquiétude et votre tremblement à vous, comme j'ai vu, dans mon pays, par des après-midi d'été, trembler à l'horizon l'air surchauffé, au-dessus des champs, au-dessous du ciel. Et je ne demandais d'où venait cette inquiétude, si c'était de la terre, ou du ciel.

Henri Bachelin.